

Zé Bélinga

*Centre d'études et de recherches en Sciences Sociales, Strasbourg II*

## **L'ECONOMIE NEO-CLASSIQUE A L'UNIVERSITE : LES STRATEGIES DE WALRAS, JEVONS, MENGER ET LES CONSTRUCTIONS DE LEUR PROBLEMATIQUE**

Il est coutumier que l'image retenue des pères fondateurs d'une institution, d'un mouvement, d'une discipline universitaire, etc... soit illuminée par le succès -souvent émotionnellement vécu- obtenu par leurs travaux ; tant et si bien qu'entre la réalité de leurs passés et les apologues de leurs parcours héroïques semblent se creuser des fossés que viennent combler les mythes originels, tenaces et mystificateurs. Pour questionner cette irréductible coutume nous passerons au crible de l'analyse sociologique les oeuvres de Walras, Jevons et Menger, en recherchant en priorité les contextes sociaux de leurs productions intellectuelles et les luttes de reconnaissances et tribulations qui ont culminé dans leurs notoriétés universitaires et sociales.

### **LE ROLE HEURISTIQUE DES INSTITUTIONS FAMILIALE ET PROFESSIONNELLE**

L'ampleur de l'avancée de la théorie économique redevable à Menger, Jevons et Walras a suscité au 20<sup>e</sup> siècle, lorsque leurs recherches ont été pleinement reconnues, nombre d'écrits apologétiques d'où il peut ressortir l'impression toute à l'honneur des dits auteurs, qu'ils auraient utilisés les mathématiques comme une arme afin de conquérir la scientificité qui faisait défaut à l'économie politique. Les insistances de Jevons et Walras à lier un progrès de l'économie à l'introduction en son sein des mathématiques peuvent confirmer cette impression valorisante. Sans enlever au prestige de Jevons et Walras-Menger ne fut pas mathématicien - force est de reconnaître que la réalité présente davantage de reliefs ; reliefs qui surgissent d'une analyse revisitant avec attention les conditions intimes, familiales, professionnelles

dans lesquelles se trament, se tissent les problématiques respectives des auteurs.

### **Jevons : Des mathématiques à l'Economie**

William Stanley Jevons est né à Liverpool en 1835. Sa famille appartient à la classe des lettrés non-conformistes qui, sans relation avec l'Université, forme l'intelligensia de Liverpool, Manchester, Leeds, .. et qui devint l'épine dorsale de la fondation de Bentham à l'University College de Londres et à l'Qwens College de Manchester<sup>1</sup>. Elle est unitarienne ainsi que ses fréquentations, Jevons le restera toute sa vie. Les unitariens, cela se sait, sont des protestants qui ... "protestent" contre le mystère de la trinité, ils ont une église propre.

Le père de Jevons était un commerçant tenant une entreprise de ferronnerie, très intéressé par les innovations technologiques de son époque. D'aucuns disent qu'il fut ingénieur, en tous cas en 1815, il construisit le premier bateau utilisant des métaux ferreux qui traversa la mer. Il supporta financièrement la construction du "Thames Tunnel", de surcroît, il fut l'auteur d'un livre sur le droit et d'un pamphlet sur l'économie.

Sa mère était poète, issue d'une famille réputée douée pour les arts, dont le père William Roscoe était à la fois banquier, notaire à Liverpool, collectionneur passionné, dilettante et curieux en matière d'histoire, il écrivit des livres.

La famille de Jevons peut donc être située au plus haut niveau en matière de

---

1 Cf. "Essay in Biography", collected writings of John Maynard Keynes, first edition 1933, the Royal Economic Society, 460 p, voir p. 109-160 consacrées à William Stanley Jevons.

capital culturel et de capital économique et dans la hiérarchie économique anglaise du 19<sup>ème</sup> siècle. Son père était culturellement bien doté, ingénieur, ouvert aux questions de son temps, l'économie, le droit, c'était un homme d'action qui engagea ses convictions dans des actes, l'exemple de la construction de "Thames Tunnel" suffit à l'illustrer. Il avait une entreprise de ferronnerie, "iron merchant", qui fit faillite en 1848 mais tout laisse à penser que le capital économique du père le situait dans la bourgeoisie malgré de réelles difficultés financières.

La mère de Jevons était une fille de la bourgeoisie de Liverpool, bourgeoisie dont on lit les habitus chez le père, banquier, notaire, quoique ouvert d'esprit aux activités intellectuelles, artistiques.

Jevons est donc issu d'un milieu bourgeois, sans relations avec l'université, cependant relativement riche en capital culturel. Sa formation sera à l'image de ses conditions de vie. Elle sera fondamentalement scientifique, Jevons apprendra les mathématiques, la biologie, la chimie, la métallurgie dans un cercle ouvert sur les problèmes économiques. A 15 ans, il est à l'"University College" de Londres. Il se montre assez intelligent déjà jeune et il écrit dans son journal en 1852, avant la publication de "Origin of species" de Darwin, qu'il croit en la théorie de l'évolutionnisme. Parmi ses premiers contacts avec l'économie politique, il lira avec sa mère désireuse de s'instruire sur la gestion des épargnes, "Easy Lessons on Money Matters" de l'archevêque Whateley.

Il faut dire que dès 1848, l'entreprise paternelle fait faillite, après que celle de son grand-père maternel Roscoe, banquier, eut connu en 1816 le même sort et que celle du grand-père paternel n'ait été en reste. Pour des raisons financières, à 18 ans, Jevons allait arrêter ses études scientifiques auxquelles il tenait beaucoup pour aller travailler en Australie pendant cinq années. Les récentes découvertes d'or avaient donné à ce pays alors neuf des perspectives économiques et d'emplois radieuses. Cinq années durant, Jevons vit en espé-

rant impatientement rentrer terminer ses études à l'"University College". Son emploi d'essayeur dans un hôtel de Sydney lui est d'un heureux apport financier mais il est meurtri par les contrariétés infligées à ses desseins universitaires par les fluctuations économiques qui frappent sa famille de plein fouet. Il dérive alors vers la solitude - qui lui restera jusqu'à sa mort -, solitude qui alimente ses réflexions sur sa vie, ses ambitions.

Les réflexions de Jevons allaient se porter sur des objets divers, convergeant vers l'économie et en particulier la recherche de l'explication et de l'élimination des fluctuations économiques. Il porte aussi son attention sur la météorologie, la géographie, la flore, l'anthropologie de l'Australie<sup>2</sup>. En 1856, il lit "la richesse des Nations" d'Adam Smith et en 1857 "les principes" de John Stuart Mill. Ayant souffert des fluctuations économiques et désireux de leur donner une solution théorique rigoureuse, Jevons s'engageait dans la direction d'études inductivistes sur les cycles économiques. Selon lui, ils devaient nécessairement être étudiés avec des méthodes scientifiques familières à d'autres sciences comme la météorologie ou le magnétisme terrestre notamment. Il publia d'ailleurs en 1859 un article sur les données climatiques d'Australie et de Nouvelle-Zélande, "Australian Almanac".

Son intérêt et son enthousiasme à éliminer les cycles saisonniers de l'activité économique le conduisirent à l'observation puis à l'étude de la variation des prix. Il abordait ainsi la question de la valeur, dont on parlait beaucoup car l'afflux massif d'or faisait redouter la perte de valeur du métal précieux en Australie. C'était le début des études déductivistes sur la théorie pure, vue sous l'angle logique, l'angle mathématique.

2 cf. "Histoire de la pensée économique", sous titre "des mercantilistes à Keynes", les Presses de l'Université de Laval, Québec 1984, Dunod, voir p. 271-272.

En 1859, levons rentre en Angleterre, il y terminera ses études scientifiques à l'University College et poursuivra ses recherches bien entamées à Sydney. En 1860, il écrit à son frère et lui dit qu'il a découvert la "true theory of Economy" (la vraie théorie de l'économie) car dit-il, ce que les économistes nomment loi de l'offre et de la demande s'établit par des définitions et axiomes mathématiques simples<sup>3</sup>.

La problématique de Jevons est constituée, on peut la relire et reconstruire sous éclairage sociologique. L'importance de l'institution familiale apparaît en premier lieu dans la formation de Jevons. Celui-ci trouvera dans sa famille un capital culturel qui l'ouvrira et le prédisposera à cette curiosité intellectuelle qui le conduit à s'intéresser aux problèmes économiques et sociaux et qui l'amène à un premier contact avec l'économie politique et la spéculation, quand avec sa mère, il lit "Easy lessons on money matters". La condition économique de sa famille, les fluctuations de capital économique qui affectent celle-ci contrarient la poursuite de ses études et le mènent à la problématique de sa recherche : les cycles économiques. L'institution familiale lui procure les arguments intellectuels pour appréhender la réalité sociale et lui révèle sa problématique, comme si elle était l'intermédiaire entre la société et lui, ou plutôt comme si la société se servait d'elle, lui infligeant quelques désagréments, pour révéler au chercheur son objet de recherche. En effet, le milieu du 19<sup>e</sup> était caractérisé par ces mutations qui affectaient le monde capitaliste et des faillites en nombres s'inscrivaient dans le nouvel ordre social, provoquant crises et conflits. C'est donc ainsi que la société apportait son objet d'étude à Jevons, par le truchement des changements et bouleversements qui atteignant sa famille, l'atteignaient lui même, suscitant la réponse théorique qu'il allait tenter d'apporter. Jevons s'intéressa alors à la question de la valeur, vue sous l'angle mathématique, sa formation scientifique structurant son approche et sa

compréhension des faits. Il n'est donc guère abusif de retenir le rôle de l'institution familiale dans les constructions de sa problématique et de ses instruments d'appréhension du réel, étant entendu que l'institution familiale ne fait ici que révéler une réalité macro-sociale préexistante et antérieurement construite.

Walras : La valorisation d'un héritage<sup>4, 5</sup>

Marie Esprit Léon Walras naquit en 1834 à Evreux en Normandie, descendant d'un ancêtre tailleur d'habits Waelrauseus, venu de Hollande s'installer à Montpellier au Milieu du 18<sup>e</sup> siècle (1749). Son père Antoine Auguste Walras avait été admis comme étudiant à l'École Normale Supérieure de Paris où il avait été un camarade de classe de Augustin Cournot<sup>6</sup>, mais s'était orienté vers l'agrégation de lettres<sup>7</sup>. Il n'obtint guère de chaire d'économie, semble t-il de son anti-cléricalisme, de ses difficiles relations avec ses supérieurs et des théories qu'il défendait prématurément : théorie de la valeur-utilité, nationalisation des terres, réformes fiscales ... Il eut cependant une carrière de fonctionnaire et termina inspecteur d'académie.

La mère de Léon Walras, Louise Aline née Sainte Beuve était fille d'un notaire d'Evreux, provenait d'une famille qui revendiquait une origine, plus ou moins aristocratique.

Léon Walras suivra des cours au collège de Caen en 1844, au Lycée de Douai en 1850, bon élève sera bachelier des lettres en 1851. Il suivra des

<sup>4</sup> cf. "Les grandes oeuvres économiques" de Jacques Wolff, éditions cujas, Paris, 1981, 251 p, voir p. 22 à 27.

<sup>5</sup> cf. "International Encyclopedia of the Social Sciences", David L. Sills editor, volume 10, Mac Millian and Free Press, voir p. 447-452.

<sup>6</sup> op. cit. 5, voir p. 447.68 écrit par William Jaffé.

<sup>7</sup> cf. "Histoire de la théorie économique" de Claude Jessua, Presses Universitaires de France, 1991, 371 p, voir p. 319 à 325.

cours de mathématiques élémentaires, puis de mathématiques spéciales et en 1853 sera bachelier des sciences.

En 1854, il sera reçu "en qualité d'élève externe en année préparatoire" à l'École des Mines de Paris, École dont il finit par être exclu après deux années d'études au cours desquelles il sembla s'être beaucoup ennuyé\*\*. Alors que son penchant littéraire triomphe apparemment, il essaye à une carrière d'écrivain publiciste, écrit "Francis sauveur" en 1858, "La lettre" en 1859, puis un essai non publié en 1859 "Du sens esthétique, de l'art et des opinions en matière d'art". Il doit cependant se rendre à l'évidence de son échec dans cette carrière. L'influence de son père jouera à ce moment de tout son poids pour qu'il décide de consacrer sa vie à l'économie politique et sociale. Il promettait en fait à son père de continuer son oeuvre, matérialisée par deux ouvrages d'économie : "De la nature des richesses et de l'origine de la valeur" publié en 1831 et "Théorie de la richesse sociale ou résumé des principes fondamentaux de l'économie politique" publié en 1849. Auguste Walras avait effectué des travaux en théorie économique et enseigné l'économie à Paris, à l'athénée, établissement d'enseignement supérieur libre. C'est grâce à lui que son fils Léon découvrait à la fin des années 1850 Augustin Cournot, précurseur de l'économie mathématique qui en 1838 publiait le produit de ses travaux sous le titre "Recherches sur les principes mathématiques de la théorie des richesses"<sup>9</sup>. C'est en 1859 que Léon Walras "commence" sa longue et laborieuse carrière d'économiste en collaborant au Journal "Presse" et fera paraître son premier ouvrage "L'économie politique et la Justice", réfutation des thèses de Proudhon. Autant que commençait sa carrière d'économiste, commençait

aussi une lutte pour la reconnaissance de celui que Schumpeter allait qualifier de "plus grand économiste"<sup>10</sup>.

La reconstruction de la problématique de Walras en matière économique est plus évidente que celle de Jevons. Nulle méditation n'intervient pour expliquer, révéler ou susciter l'intérêt du chercheur pour son objet d'étude qui lui est fourni par son père. Il est certain que les circonstances, aléas et tourments de la vie auront joué et renvoyé Walras à l'économie ce qui est déjà notable. Seulement la vocation pour l'économie et les thèmes économiques qu'il traite et défend lui viennent de son père, tel un héritage. Faut-il à cet effet rappeler que Auguste Walras soutenait, ainsi qu'allait brillamment le faire son illustre fils, la théorie de la valeur-utilité, même s'il n'avait pas les moyens d'en donner une expression mathématique, il appelait de ses voeux l'utilisation de cette science ; il se prononçait pour la nationalisation des terres, ce qui impliquait l'intervention de l'État dans l'économie, thèse à laquelle les ultra-libéraux français étaient dogmatiquement opposés, il optait aussi pour des réformes fiscales. Ces thèmes majeurs se retrouvaient retravaillés, étoffés et surtout exprimés dans un langage et une démarche mathématiques et par là même innovateurs. C'est dans ce sens que nous parlerons d'un héritage valorisé dans le cas des travaux de Léon Walras, reconnaissant encore le rôle heuristique de l'institution familiale. Celle-ci l'imprégna d'un conditionnement culturel, intellectuel, économique qui lui permis de mener à bien ses études et d'un conditionnement scientifique lui léguant avec des thèmes précis une bibliographie et une démarche à valoriser, à développer.

---

8 idem op. cit. 7, citation p. 4.

9 Coumot avait le premier appliqué le calcul des fonctions à l'Économie ; professeur d'Analyse, philosophe et mathématicien, il avait aussi publié en économie "Principes de la théorie des richesses" en 1863 et "Revue sommaire des doctrines économiques" en 1877.

---

10 cf "Histoire de l'analyse économique" de Joseph Schumpeter première publication en Grande Bretagne, 1954, pour la traduction française et la préface de Raymond Barre, Editions Gallimard, 1983, voir p. 110.

**Menger** : Du contact avec la presse à l'intérêt pour l'économie

Cari Menger naquit en Autriche en 1840, descendant d'une famille qui avait été anoblie et qui comptait des membres dans les professions libérales. Son père était un juriste à l'écoute des questions économiques et sociales et c'est la bibliothèque paternelle qui familiarisa Menger et ses deux frères aux questions économiques et sociales. En 1867, Menger devenait docteur en droit après avoir étudié le droit à Vienne, Prague, Cracow (université où il obtint son doctorat). A cette époque, les facultés de droit occupaient une place importante dans la hiérarchie universitaire et formaient des jeunes promis à occuper des emplois supérieurs dans l'administration.

A sa sortie de l'université, il fit un peu de journalisme à Vienne et à Lemberg. Il trouva ensuite une situation dans l'administration, au "ministerratspräsidium" que l'on pourrait traduire approximativement par "comité des services d'études du gouvernement"<sup>11</sup> ou par la section "presse" du cabinet du premier ministre<sup>12</sup>. Il demeure que ses fonctions l'amènent à faire des études de marché dans différentes branches de l'économie. Il semble que son intérêt pour la théorie des prix provienne de cette expérience. La position qu'occupait Menger était un tremplin pour des postes élevés de la fonction publique<sup>13</sup>.

Ce serait une analyse critique de la théorie classique exposée par Rau qui amena Menger, dès 1867 à développer sa théorie de la valeur. Il utilisa les littératures économiques allemande- qui

dominait en Autriche les autres approches et qui était "historiciste"- et française du 19<sup>e</sup> siècle. Les écrits de l'australien Kudler l'aidèrent, de même qu'un travail de Cournot, il ignorait par contre (semble-t-il) Gossen l'économiste allemand à qui l'on attribue la mise en valeur et la paternité du concept d'homo economicus.

Il est difficile de reconstruire la problématique de Menger, compte tenu des informations disponibles. Nous savons qu'il était d'ascendance aristocratique. Il n'eut pas de difficultés financières apparentes et fut élevé dans un milieu intellectuel, au moins son père, juriste de son état, l'était-il. Son frère Anton Menger devint philosophe et historien, ce qui confirme quelque peu l'existence d'une dotation importante de la famille en capital culturel. Signe en est la bibliothèque paternelle dans laquelle Menger et ses frères trouvèrent les instruments d'une grande culture intellectuelle.

Rien n'est aussi évident pour ce qui est de la problématique de Menger, celle de la théorie de valeur-utilité et celle du "subjectivisme individuel" ou de l'individualisme méthodique. La thèse de Hayek selon laquelle l'observation des variations de prix dont il faisait des rapports lorsqu'il était en fonction dans la section "Presse" du cabinet du premier ministre a une certaine pertinence. Elle peut en effet accréditer l'hypothèse de l'impact de la profession dans la révélation de l'objet d'étude au chercheur. L'institution professionnelle jouant comme un intermédiaire entre la société et le chercheur, celle-ci instruisant ce dernier sur ses propres interrogations, ses mouvements, ses changements. Pourtant, sachant la littérature économique autrichienne dominée par l'école historique allemande qui mettait l'accent sur les institutions, leur histoire et développement, se pose le problème de rendre intelligible le fait que Menger aborda l'économie par le côté de l'individu, sujet compréhensible par la psychologie, cernable par ses besoins. Plus encore, Menger systématisa sa démarche, s'opposant à toute approche des phénomènes économiques en termes de mobiles collectifs, seul l'individu était

11 cf. op. cit. 7, traduction de Claude Jessua p. 4.

12 cf. op. cit. 5, p. 124-126, article de Friederich A. Von Hayek qui est autrichien, issu de l'Ecole autrichienne fondée par Menger et qui peut être pourrait mieux comprendre et traduire les fonctions de Menger dans l'administration impériale...

13 idem 12.

pertinent dans sa subjectivité ; cette position entraine naturellement en conflit épistémologique avec la position de l'école historique allemande que Menger connaissait et avait étudiée à l'université. Néanmoins, nous pouvons noter, avec Jessua, que les "Grundsätze" (Principes of Economies ou Fondements de l'Économie Politique) sont dédiés à Wilhelm Roscher, fondateur de l'École historique allemande<sup>14</sup>.

Claude Jessua avance l'hypothèse d'un facteur politico-culturel qui a pu jouer pour différencier les voies suivies par les chercheurs allemands et autrichiens. Selon lui l'approche historique était de nature à renforcer les aspirations unitaires, dans une ville comme Vienne, capitale d'un empire qui avait à sujétion une mosaïque de peuples et risquait de connaître des mouvements de dispersion. Les économistes autrichiens auraient donc privilégié une approche abstraite des phénomènes économiques. Cette hypothèse suppose que les économistes autrichiens étaient parfaitement conscients du risque de dispersion qu'apporterait l'approche historique, et qu'ils auraient encore une fois consciemment réorienté leur démarche. Pour que cette hypothèse fasse sens sociologiquement il faudrait que cette orientation soit objectivée par des institutions, des groupes, des relations qui aient pu guider une telle déviation. Sans la réfuter, nous pensons que cette hypothèse d'un facteur politico-culturel de différenciation devrait reposer sur une étude plus fine du champ intellectuel autrichien de l'époque, une étude des trajectoires des auteurs ; et faut-il le préciser, bien que nous n'en sachions pas assez sur Menger, rien du peu que nous savons ne nous oriente vers une telle hypothèse ; gardons à l'esprit que Menger est le premier autrichien, économiste, fondateur d'une école (dite autrichienne ou psychologique), qui inspira, voire imposa, l'approche dite "abstraite" et tout laisse à penser, sous réserves d'informations supplémentaires, qu'il fut le premier économiste autrichien à entrer en conflit ouvert avec l'École historique allemande. Le

facteur politico-culturel de différenciation des approches allemande et autrichienne doit donc logiquement jouer sur lui, d'une façon ou d'une autre et apparaître dans sa trajectoire vers la notoriété.

En somme, les thèmes de Menger, la théorie de la valeur et des prix semblent lui avoir été fournis par son activité professionnelle qui l'amena à faire des rapports sur les différentes branches de l'économie. Dans cette optique, l'institution familiale pourrait lui avoir davantage fourni les instruments et dispositions intellectuelles d'appréhension et d'intérêt pour le réel, éventuellement pour tel et pas pour tel autre partie du réel. Nous pensons que sociologiquement nous ne tenons pas d'hypothèse robuste objectivant la différenciation épistémologique qui fait d'ailleurs une grande part de la notoriété de Menger.

#### LA LUTTE POUR LA RECONNAISSANCE DANS LE CHAMP UNIVERSITAIRE

Walras : L'exil, prix de la reconnaissance

En 1858, Léon Walras s'était décidé de suivre les conseils de son père et lui promettait de se consacrer à l'élaboration d'une oeuvre éternelle. Ce dessein allait s'avérer difficile à réaliser, tellement les obstacles se dressaient sur la route de l'auteur. Dès 1859, il est collaborateur au "Journal des économistes", contrôlé par les libéraux qui dogmatiquement sont opposés à ses propositions de réformes. Cette collaboration tourne court et l'année suivante Walras entre au journal "la Presse" et publie son premier ouvrage d'économie politique ; "L'Économie politique et la Justice". Il quitte "la Presse" où ses articles ne sont pas édités ou le sont avec retard (sa demande pour la parution d'un hebdomadaire est accueillie par une fin de non recevoir). Cependant, il faut qu'il gagne sa vie et pour ce faire, il travaille comme employé au secrétariat des Chemins de Fer du Nord. Il crée une caisse d'escompte des associations populaires de crédit, de production et de

---

14 op. cit. 7, voir p. 4.

consommation, un journal mensuel en juillet 1866, "Le Travail". Walras démissionne des Chemins de Fer, deux ans après, le journal et la caisse périssent ; il retrouve néanmoins un emploi.

C'est en 1869 que l'Académie de Lausanne, où il avait fait une intervention remarquée en 1860 et quelques relations, impose une réorganisation et crée une chaire d'économie. Ses dix ans de travail, malgré une difficile situation professionnelle, étaient récompensés ; le jury de l'académie retenait sa candidature à une voix près. Walras put donner libre cours à une activité scientifique débordante.<sup>15</sup>

Jusqu'au départ à la retraite de Walras et même jusqu'à sa mort l'oeuvre de cet économiste, aujourd'hui considéré comme un des plus grands, ne fut que très peu diffusée en France. C'est d'ailleurs en toute honnêteté que l'on peut parler d'échec de Walras en France jusqu'à la première guerre mondiale au moins. Pourtant, ce ne fut pas faute de s'être battu, faute d'avoir usé de stratégies, bien au contraire. Walras est l'exemple type d'une lutte pour la reconnaissance dans un champ intellectuel dominé par un courant idéologique opposé.

Avant de décrire et analyser les réactions de l'espace intellectuel de l'économie qui était dominé par les "libéraux", il faut revenir brièvement sur ces idées et apports walrassiens.

Walras dans son premier ouvrage "L'économie politique et la justice" ainsi que dans ses articles et autres écrits, proposait un ensemble de nouveautés : la théorie de la valeur-utilité et avec celle-ci le nouveau langage qui devait impérativement s'imposer en "économie pure" afin qu'elle gagna en scientificité : les mathématiques ; un plaidoyer pour la nationalisation des terres et pour des réformes fiscales, ce qui supposait l'intervention de l'Etat dans l'économie, celle même que le sacro saint dogme du laisser-faire condamnait sans concessions.

Il y avait donc dans l'apport de Walras un complexe de revendication d'autorité scientifique par les mathématiques, ce qui redéfinissait le profil de l'économiste et l'utilisation de l'argument scientifique dans un débat politique : l'Etat doit intervenir dans l'économie et ne pas rester le gendarme qui veille sur la concurrence. Walras était socialiste, à l'opposé de l'écrasante majorité des économistes libéraux qui contrôlaient l'enseignement de l'économie. Outre l'innovation épistémologique qui impliquait une résistance du champ des économistes puisqu'elle remettait en cause le système des positions de places, il y avait l'opposition politique que Walras mêlait en un tout dans ses théories. Reconnaître les travaux de Walras c'était renoncer à des positions de domination dans le champ de l'enseignement de l'économie politique, c'était aussi l'abdication politique du laisser-faire devant une espèce de socialisme d'autorité scientifique. Les choses pouvaient difficilement évoluer de façon si simple, le milieu et contexte de l'enseignement de l'économie en France au 19ème siècle ne se prêtant pas à un tel cas de figure<sup>16</sup>.

En effet, de 1840 à 1914, les libéraux régnaient pratiquement sans partage dans l'enseignement de l'économie, (ce monopole fut pourtant quelque peu entamé en 1877 quand l'économie politique fit son entrée dans les facultés de droit, les nouveaux professeurs étant souvent interventionnistes, voire socialistes). Ces économistes abordent l'objet de leurs enseignements en juristes, faisant peu de place à la théorie. Parmi les économistes libéraux, en position dominante, les ingénieurs occupent une place de premier plan. L'Ecole Orthodoxe, héritière de Jean-Baptiste Say, avec Frédéric Bastiat, ultra du laisser-faire, combat toutes les formes de socialisme avec un rare acharnement. Le pouvoir de domination des libéraux est tel qu'ils contrôlent l'accès aux postes d'enseignants non-universitaires, et la plupart

<sup>15</sup> cf. 4, op. cit. p. 4.

<sup>16</sup> cf André Zylberberg, "L'Economie mathématique en France au temps de Walras 1870-1914" thèse de doctorat, Université de Paris 1.

des publications d'économie politique (et les plus lues). Au sommet de la hiérarchie se trouve les professeurs du Collège de France, les membres de l'Académie des Sciences Morales et Politiques, les membres de la section d'économie politique de l'institut. C'est en 1841 que les libéraux se sont dotés de ce qui sera le seul véritable périodique d'économie politique en France jusqu'en 1887 - date de la parution de la "Revue d'économie politique" -, le "Journal des économistes". Ils exerceront leur influence sur "l'économiste français" fondé par le libéral Pierre-Paul Leroy-Beaulieu, par ailleurs éditorialiste du journal "les débats". La société d'économie politique et la maison d'édition "Guillaumin" soutenaient et complétaient l'édifice. Nous sommes donc en présence d'un groupe d'économistes qui a un ensemble d'intérêts communs, au moins l'enseignement de l'économie et l'appartenance politique (des nuances ne manquent pas), qui évolue dans un espace où s'institutionnalise sa position de force (le Collège de France, l'Académie des Sciences Morales et Politiques, l'Institut sont les lieux où se cristallisent la domination libérale et le "Journal des économistes" est une arme et moyen de diffusion des idées et représentations). La lutte que les libéraux mène pour imposer leurs significations et représentations contre toute forme de socialisme et pour monopoliser le discours économique et social témoigne assez bien de l'homogénéité de cet espace<sup>17</sup>.

La première stratégie de Walras, largement sous optimale, avait été de ten-

---

<sup>17</sup> Il faut citer les établissements qui enseignaient l'économie avant 1914 en France : le Collège de France, les facultés de droit à partir de 1877, l'École des ponts et chaussées jusqu'en 1930 dominée par les libéraux, l'École des Mines, l'École Polytechnique à partir de 1914, le conservatoire des Arts et Métiers où Say introduisit un cours d'économie en 1820, l'École Libre des Sciences Politiques chasse gardée des libéraux, l'École des Hautes Études Sociales de tendance socialiste où Pareto qui succéda à Walras à Lausanne donna quelques conférences.

ter de s'imposer d'autorité en sollicitant pourtant les moyens que le groupe auquel il s'opposait s'était construit pour diffuser son idéologie : c'est la participation au "Journal des économistes". Tout se passa comme s'il se servait des mathématiques pour donner du poids à son oeuvre qui était politiquement à contre-courant. La réaction de libéraux fut donc de rejeter l'oeuvre en bloc puisque les mathématiques amenaient derrière elles les nationalisations et réformes, il eut été difficile d'accepter l'un sans l'autre. L'École Orthodoxe fut plus gênée par le côté socialiste de Walras, car elle se montra réceptive à la théorie de l'utilité marginale mais l'attribua à Menger<sup>18</sup>. Plus, entre 1865 et 1885, l'ingénieur Gustave Faureau publie des articles d'économie mathématique dans le "Journal des économistes" sans conflit avec la rédaction. Il prend soin de confirmer dans ses conclusions les positions libérales et estime que les lois de l'économie politique peuvent être seulement "parfois mathématiques" évitant toute querelle d'autorité.

La revendication d'autorité scientifique de Walras avait deux conséquences fondamentales :

- elle impliquait une redéfinition de l'économie comme discipline, de l'économiste comme "praticien-ayant droit", en bousculant les positions de place et privilèges que le monopole libéral produisait et reproduisait. Cette implication était irrecevable du fait que la majorité des économistes de l'époque n'étaient pas mathématiciens et que par conséquent la résistance était d'autant plus forte.
- elle donnait une caution scientifique aux positions qui appartenaient tant au débat politique qu'économique et sur lesquels les économistes libéraux avaient une position commune, contre les nationalisations des terres, l'intervention de l'Etat.

---

<sup>18</sup> idem 16, voir p. 9.



La stratégie de Walras remettait les positions des économistes en question et ce par deux fois, déconstruisant le profil de l'économiste et reconstruisant une alternative dont il apparaissait comme le prototype et s'attaquant au rempart politique des libéraux, leur dogme, une espèce de pierre angulaire de leur édifice idéologique.

Force est donc de constater l'échec de Walras, seul contre un front relativement uni, en tout cas uni contre lui, des économistes libéraux. Sa stratégie étant mise en porte-à-faux, il allait bénéficier de ses contacts et relations entretenus depuis de longues dates. En 1860, son mémoire sur la théorie de l'attribution de la rente foncière et de la terre à l'Etat est très apprécié à l'université suisse de Lausanne où il avait envoyé ses travaux. Il devait d'ailleurs faire une intervention dans ce sens dans le cadre des activités de cette institution. A défaut de mieux, il fit une précieuse connaissance, une personnalité helvétique M. Louis Ruchonnet, qui devint plus tard chef du département de l'instruction publique du Canton de Vaud<sup>19</sup>. C'est cet homme, devenu ami de Walras qui encouragea ce dernier à postuler à la chaire d'économie politique créée en 1870 à la faculté de droit de Lausanne, chaire à laquelle Walras fut élu à une voix de majorité. Cet événement, crucial dans la vie et la carrière d'économiste de Walras le stabilisa financièrement et lui donna un cadre pour exposer, diffuser, approfondir ses théories. C'était "l'exil de Walras" mais c'était aussi un nouveau départ pour sa carrière.

A nouveau départ, nouvelles stratégies semble se dire Walras qui, une fois à Lausanne, allait opter pour la publication de ses oeuvres et ses théories et pour les correspondances épistolaires : "l'on assiste en effet, à partir de 1870, au spectacle que peut donner un homme qui est "entré" en économie comme d'autres entrent en religion et qui ne vit plus que pour sa recherche et pour les échanges intellectuels (épistolaires surtout) qu'il entretient

avec tous les grands économistes de l'époque"<sup>20</sup>. En 1874 (entre 1874 et 1877), Walras publia son ouvrage principal, celui qui eut plus tard (et surtout après sa mort pour ce qui est de la France) un franc succès "Eléments d'Économie Politique Pure", puis en 1883 "théorie mathématique de la richesse sociale", en 1898 ses "Études d'économie appliquée". Sur le plan événementiel, il fut promu recteur de l'Académie de Lausanne de 1875 à 1877, mais dès 1876, il montra des signes de fatigue pathologiques que la longue maladie de sa femme n'arrangeait guère. En 1883, il hérita d'une somme de 100.000 F de sa mère qui la tenait de son frère, décédé. Il ne recouvra pas pour autant sa santé et fut contraint par la maladie de demander sa mise en retraite, qui fut acceptée et l'économiste italien Vifredo Pareto le remplaça. Pareto maîtrisait les théories de Walras, assez connues des économistes italiens, mais développa ses travaux et ses thèmes propres, il fut le principal fondateur de l'Ecole de Lausanne, Walrasso-paretienne (peut-être plus parétienne que walrassienne).

Pour en revenir à la seconde stratégie de Walras, elle consista à correspondre avec les plus grands économistes de l'époque afin de les convaincre des avancées théoriques dont il était porteur. Il s'adressa beaucoup aux économistes et mathématiciens français, obtint des économistes quelques alliés, Gide et Rist et un disciple de son vivant, Albert Aupetit. Des mathématiciens il ne suscita pas un grand intérêt, pourtant il espérait une caution scientifique d'eux, il ne fut cependant pas totalement débouté puisque Poincaré approuva l'utilisation des mathématiques en économie politique "dans certaines limites". Il n'y avait là aucun enthousiasme débordant chez Poincaré, seulement une approbation qui conforta Walras et dont il se servit. Jusqu'à sa mort en 1910 à Clarens en Suisse, Walras lutta pour faire connaître ses travaux à l'échelle qu'il avait promise à son père, il souffrit apparemment de son échec en France et tenta même de

---

19 op. cit. 7 p. 4.

---

20 op. cit. 19, p. 11.

revenir occuper un poste dans l'administration française en 1877 et en 1879, période où les facultés de droit furent réorganisées et où l'économie politique y fut introduite. Le projet n'aboutit pas. Néanmoins ses travaux avaient un grand retentissement en Italie et aux États-Unis. Ce n'est qu'après sa mort, que l'École de Lausanne aidant, il fut progressivement porté vers la notoriété indiscutable qui est la sienne aujourd'hui.

Pourtant au début il eut un accueil timide à Lausanne car les futurs juristes ne montraient pas un zèle extraordinaire à suivre le cours d'économie politique et Walras ne cacha pas qu'il fondait ses espoirs sur la nouvelle génération à laquelle il prêta une attention que vint systématiser Pareto.

La dernière stratégie de Walras, optant pour les correspondances, démarche de loin moins conflictuelle, sollicitant personnellement ses collègues n'eut pas de résultats instantanés mais fut plus appropriée que la première qui apparaissait comme une utilisation des mathématiques comme argument d'autorité scientifique imparable, ôtant aux autres économistes leurs attributs scientifiques, de ce fait délégitimant leurs positions. Par trop conflictuelle et à rencontre d'un groupe assez homogène (contre lui), cette stratégie ne pouvait porter de fruits et il fallait un affaiblissement de l'idéologie du laisser-faire, ou plutôt du contrôle que ses défenseurs assuraient sur l'enseignement de l'économie en France, pour que les travaux de l'économiste socialiste Walras pussent être à leur juste valeur appréciés. Quelques socialistes le soutinrent mais dans un rapport de force inégal que seul le temps allait renverser.

Jevons : Plus chercheur que stratège

Quand Stanley Jevons est de retour d'Australie en 1859, sa théorie de l'utilité marginale et de la consommation est achevée semble-t-il depuis 1856.

Nous pouvons difficilement ici caractériser l'espace dans lequel se meuvent les économistes anglais. Cependant, il est clair qu'une tradition d'enseignement de

l'économie politique dans les universités y est déjà éprouvée. C'est la tradition classique qui domine, associée aux noms illustres des Malthus, Smith, Ricardo qui influencent beaucoup le 19<sup>ème</sup> siècle et Mill récolte un franc succès en Angleterre. La nouvelle génération d'économistes est marquée par la forte personnalité de Marshall et la figure de Cairnes. Les économistes ici s'investissent en théorie pure autant qu'ils sont praticiens par ailleurs, contrairement au cas français. Certes la majorité d'entre eux n'est pas entraînée aux mathématiques ce qui pose un problème d'accès aux théories de Jevons. Une des différences fondamentales avec la situation française est que le conflit idéologique et politique ne peut pas se poser avec la même acuité puisque tous les économistes sont libéraux. Les paradigmes laissés par Smith et Mill quant au fonctionnement de l'économie, aux lois naturelles, à celles de la concurrence et aux penchants économiques de l'homme ne sont pas véritablement objet de débat.

Jevons optera pour une stratégie classique, celle de la publication d'articles et d'ouvrages et une autre non moins classique, celle de la diffusion de ses travaux par l'enseignement.

Il se heurta à de sérieuses difficultés quant à la publication de ses articles. L'exemple le plus frappant est l'article "Notice of général mathematical theory of political economy" (Note sur la théorie mathématique générale de l'économie politique) qui fut proposé à la publication à la "British Association" en 1862, jugé matière trop difficile par celle-ci, il ne parut qu'en 1866 au "Statistical journal", sa théorie de l'utilité de la consommation contre la désutilité du travail est déjà établie et exposée dans l'article. Un problème d'incompréhension se pose clairement et "Gold" publié en 1863 ne dépassera pas cette même année les 74 ventes.

Il nous semble que ces échecs vont transformer littéralement Jevons, qui va s'abstraire des déterminations empiriques et sociologiques qui l'avaient conduit à l'économie pour devenir un véritable chercheur dévoué à sa tâche. Lui-

même dira que sa vie devra changer, qu'il ne devra plus se soucier de réputation, d'honneur, peut-être de la vie elle-même et se consacrer à ses travaux, à faire progresser ses recherches en espérant un jour qu'elles seront reconnues. Tout se passe comme si cette conscience du chercheur, voire cette éthique du chercheur au sens weberien du terme, empiète sur les considérations purement stratégiques qui existent mais ne sont menées ni avec audace, ni avec cohérence.

Après avoir publié son article "Essai sur l'étude des fluctuations commerciales périodiques" en 1862, suivit en 1865 "La question du Charbon", paru en 1871 la "théorie de l'économie politique" qui eut un grand succès sept ans après sa première édition. Financièrement Jevons perdit de l'argent dans la publication de ses premiers travaux incompris du grand public, cependant il sut en gagner en gérant astucieusement les épargnes de la famille, se mettant à l'abri du besoin. Parallèlement à la publication de ses travaux Jevons se cherchait un poste dans l'enseignement. En 1863, il était "tutor" à l'Owen's College à Manchester. Il avait pour tâche d'encadrer ou d'enseigner à quelques groupes d'élèves. En 1866, il passa professeur de logique, de philosophie et d'économie politique dans le même établissement. Il se maria une année plus tard avec une fille de la bourgeoisie manchesterienne, dont le père était le fondateur du "Manchester Guardian". Il resta à Manchester jusqu'en 1876, date à laquelle il obtint d'enseigner à l'University College de Londres où l'on se souvient qu'il avait terminé ses études. Il ne supporte que peu ses activités didactiques, piètre conférencier et quitte son poste en 1880.

Jevons aurait pu diffuser avec plus d'efficacité ses travaux en utilisant le canal des universités et la possibilité qu'il avait de prononcer des conférences, malheureusement ces activités l'ennuyaient plutôt, il n'aimait pas donner de conférences et ne forma pas véritablement de disciples susceptibles de le seconder ou de lui succéder honorablement. Sa nature d'homme solitaire, aimant les marches à pieds à travers bois,

ruminant ses pensées, ne facilitait guère le contact avec ceux qui eurent pu le relayer et cette stratégie - ex-post qualifiée telle - de recherche de la reconnaissance par l'enseignement fut largement de ce point de vue sous-optimale.

Jevons resta aussi dans l'ombre du fait du rôle des autorités et du conflit qui l'opposait avec eux. Il vouait une haine viscérale à Mill, dont il pensait que l'influence était négative sur l'évolution de la connaissance en économie politique. Il semble que cette haine soit née du fait que Jevons avait manqué plusieurs premiers prix d'économie politique lors de concours organisés, pour avoir développé ses théories inconnues quand le lauréat en référerait simplement à Mill. Au-delà de cette anecdote, Jevons eut un réel conflit d'autorité car ses apports étaient un raffinement conceptuel et une rupture épistémologique dans le cadre de la théorie de la valeur-utilité alors que prévalait relativement la théorie de la valeur-travail que Smith puis Ricardo avaient élevée au rang de principe. La résistance portait davantage sur le côté épistémologique, qui était l'introduction des mathématiques en économie, comme langage et comme démarche. Il y eut une grande part d'incompréhension liée à une méthodologie accessible à peu d'intéressés et au conflit d'autorité qui opposait Jevons à Marshall et à Cairnes. Le premier, qui avait une grande notoriété en Angleterre commença par critiquer les travaux de Jevons, n'y trouvant aucune conclusion novatrice, quand elles ne seraient fausses, finit par reconnaître qu'il avait beaucoup appris de Jevons. Il se rallia à la théorie de l'utilité marginale avec une structure d'approche proche de celle de Walras, Menger et Jevons. Quant à Cairnes, autre autorité, il avouait ne pas s'y connaître en mathématiques mais s'opposait aux propositions de Jevons.

Jevons fut connu et reconnu de son temps mais éclipsé par Marshall (il faut préciser que Marshall avait créé une Ecole d'où un pouvoir d'auto-production de reconnaissance scientifique) si bien que c'est après sa mort que, comme Walras, sa notoriété pu s'asseoir, incontestable.

Quelques questions subsistent quant à l'évolution de Jevons dans sa carrière d'enseignant. On sait que les idées de Bentham étaient partagées dans des milieux intellectuels de Liverpool, Manchester, Londres. On sait aussi que Jevons et sa famille étaient au nombre de celles qui avaient permis d'établir la Fondation de Bentham à l'University College London et à l'Owen's College Manchester dans la première moitié du 19<sup>ème</sup> siècle<sup>21</sup>. Le capital social, relationnel, le carnet d'adresse de Jevons est-il neutre dans son évolution, dans sa situation de "tutor" puis de professeur à l'"Owen's College Manchester" ? La réponse à cette question pourrait probablement éclaircir la trajectoire d'enseignant de Jevons en liant son statut social à son contexte familial.

**Menger : Une ascension rapide. Statut social et formation favorisent-ils la notoriété scientifique ?**

Des trois marginalistes, Menger est celui qui connaîtra de son vivant un éclatant succès en Autriche et ailleurs. En 1867, il avait obtenu son doctorat en droit, et l'on sait que les juristes étaient très valorisés et étaient souvent appelés à occuper des postes supérieurs dans l'administration impériale. Travaillant dans la section "Presse" du cabinet du premier ministre, juriste de formation, d'ascendance aristocratique, on peut imaginer que Menger avait une position sociale au moins relativement confortable.

A cette époque, il n'y a pas de véritable tradition d'économie politique en Autriche. Cette discipline était enseignée dans les facultés de droit, influencée par la littérature économique allemande caméraliste (mercantilisme allemand qui étudie les questions de politiques économiques souvent en conseillant le prince) et historiciste. Nous ne disposons malheureusement pas de données sur les positions dans la communauté des économistes, ce qui mutile notre réflexion des configurations conflictuelles qui caractérisent souvent le milieu

universitaire telles les "tensions de reconnaissance" et luttes pour la notoriété. Il demeure que l'économie politique était une discipline marginale que peu d'étudiants choisissaient comme matière propre.

Depuis 1867, Menger travaillait semble-t-il sur l'économie politique et en 1871 publiait sa contribution majeure "Grundsätze der Volkswirtschaftslehre" ou "Principes Fondamentaux de l'économie politique". Le succès de ses travaux lui valu d'être professeur associé à l'université de Vienne en 1873. De l'ascension universitaire à l'ascension sociale, il ne dut attendre que trois années et devint en 1876 le précepteur du prince de la couronne d'Autriche, fonction qui allait l'amener à voyager à travers l'Europe pendant deux ans, accompagnant le prince. En 1879, il devint professeur titulaire à l'Université de Vienne.

Cette étape fut fondamentale dans la diffusion des travaux de Menger, et de l'institutionnalisation de son autorité scientifique. L'Université de Vienne était très hiérarchisée et pendant plus de 20 ans, Menger, qui aimait enseigner, exerça son influence sur les jeunes générations. Ses fonctions lui permettaient de diriger les thèses, de favoriser ou bloquer les nominations d'aspirants professeurs par exemple<sup>22</sup>. Ainsi Menger créa une des écoles de pensée économique les plus prolifiques, l'École Autrichienne. Sa seule existence perpétuait la notoriété du "maître" Menger.

Cette Ecole, ainsi que Menger, entrèrent en conflit avec l'Ecole historique allemande qui jusque là avait eu une grande influence sur la littérature et l'économie politique autrichienne et qui ne pouvait assister impuissante à la réduction de sa domination. En effet, l'Ecole autrichienne optait pour l'individualisme méthodologique, qu'elle appelait "subjectivisme individuel" et s'opposait à toute appréhension de la société par des mobiles collectifs, ce qui était la position de l'Ecole historique alle-

21 op. cit., cf. "Essays in Biography" J-M Keynes.

22 cf. Claude Jessua "Histoire de la théorie économique", op. cit. p. 297.

mande. Ce conflit se matérialisait par les publications de Menger, "Recherche sur la méthode des sciences sociales et de l'économie politique en particulier" en 1883, "Les erreurs de l'historicisme" en 1884. Schmoller, fondateur de la Nouvelle École historique allemande donnait la réplique mais l'autorité de Menger était assise en Autriche et progressait en Europe, en France notamment où au début du 20<sup>e</sup> siècle, il était considéré comme l'inventeur de la théorie de l'utilité marginale.

Les éléments dont nous disposons sont certes modestes mais comparativement à Walras et à Jevons qui rencontrent des résistances fortes et diverses, tout se passe comme si Menger était au-dessus de ces obstacles. Il est vrai que les configurations des champs scientifiques ne sont pas les mêmes, les positions de place, les enjeux varient, enfin rien ne nous permet de dire qu'en ôtant à Menger ses attributs d'aristocrate et de juriste sa carrière eut connu le même sort. Il est cependant indéniable que sa passion pour l'enseignement ou sa stratégie d'utilisation de la formation pour imposer ses idées (les deux ne sont pas incompatibles) fut judicieuse et payante, car elle cristallisa ses travaux dans la fondation et l'existence de l'École Autrichienne, École qui forma des disciples de haut niveau, à certains égards loin d'être inférieurs à leur maître et qui développèrent d'autres pans de l'analyse économique que ceux étudiés par Menger (Wieser, Bôhm-Bawerk, Schumpeter)<sup>23</sup>.

Il est vrai que, comme l'écrit Victor Karady : "une oeuvre d'universitaire n'est jamais intelligible en dehors des contraintes exercées par le système dominant des valeurs, par les impératifs

de carrière ou par la hiérarchie des disciplines"<sup>24</sup>.

Menger, Walras et Jevons sont considérés comme les pères du marginalisme et de l'introduction des mathématiques en économie politique. Ils sont les premiers néo-classiques, et avec eux l'économie politique devient science économique, acquiert un nouveau statut social, une nouvelle définition, s'occupant d'allouer aux agents de façon optimale les ressources rares et à usages alternatifs (comment le consommateur doit-il choisir, quelles quantités, combien doit produire le producteur pour maximiser son profit ? ...). Ce changement de statut de l'économie politique, qui à la fin du 19<sup>e</sup> siècle est de plus en plus enseignée dans les facultés en Europe fait partie d'un mouvement socio-historique général que Ch. de Montlibert appelle "*l'économisation de la société*".

#### LA NOTORIÉTÉ DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE (NEO-CLASSIQUE) ET DE SES PÈRES FONDATEURS COMME POSSIBILITÉ D'EXPRESSION DE L' " ÉCONOMISATION " .

Walras, Menger et Jevons sont considérés comme les inventeurs de la théorie néo-classique : leur renommée tient en quelque sorte au fait qu'avec et après eux, l'économie politique devenue science économique a acquis un nouveau statut, une nouvelle respectabilité. Ils représentent en quelque sorte les principaux repères des cadres sociaux de la mémoire collective des économistes, néo-classiques ; leur apparition au 19<sup>e</sup> siècle finissant marque une mutation interne au champ des économistes - mutation qui ne leur est pourtant pas entièrement attribuable -. Ils sont des points d'ancrage d'un moment fort de

---

op. cit., Victor Karady "Stratégies de réussite et mode de faire-valoir de la sociologie chez les durkheimiens", Revue Française de Sociologie, vol. XX, n° 1 Janvier-Mars 1979, Editions du CNRS, Paris, p. 49-82.

---

24 op. cit., Victor Karady "Durkheim, les sciences sociales et l'université : bilan d'un demi-échec", Revue Française de Sociologie, vol. XVII, n° 1, Janvier-Mars 1976, Publication avec le concours du "Centre d'études Sociologiques, CNRS, p. 267-311, cit. p. 269.

L'économisation<sup>25</sup> des sociétés européennes.

L'économisation est intelligible au titre d'un processus socio-historique, articulation dialectique et dynamique entre des représentations qui s'ouvrent à une extension des rapports économiques et des pratiques qui étendent sur le terrain la sphère marchande et sont comme poussés par un tropisme à autonomiser le champ économique. Ces tensions d'autonomisation, vouées à s'inscrire dans le temps impliquent une reproduction des pratiques et des représentations du champ. L'apparition des spécialistes de l'économie s'inscrit dans cette dynamique. Il s'agit bien d'un mouvement d'économisation macrosocial dont la mobilité ascendante de l'économie politique dans l'espace des disciplines scientifiques n'est qu'une modalité. En effet, l'économie néo-classique va pourvoir la société de spécialistes de l'économie. C'est autant une transformation à l'intérieur de la communauté des économistes que par rapport au statut de l'économie politique dans le concert des disciplines scientifiques. Les nouveaux économistes, suivant l'exemple de leurs aînés - Walras, Menger et Jevons entre autres - investissaient d'abord l'espace de la formation obtenant des chaires d'économie souvent dans les facultés. C'est ainsi qu'en 1877, en France, les universités de droit furent dotées de chaires d'économie politique. En Angleterre, l'importance accordée aux professeurs d'économie se fit grandissante, de même qu'aux États-Unis. En 1871, une chaire permanente d'économie politique est créée à Harvard, en 1872, c'est autour de Yale de suivre le mouvement. Cette évolution avait des devanciers à l'instar de certaines universités des États allemands qui accordaient déjà des doctorats en Économie politique dans les facultés de Lettres et de Sciences. Ce mouvement prit place dans toute l'Eu-

rope avec des nuances qui ne confirmaient que la tendance. L'économiste devenait un universitaire ; bénéficiant d'une légitimité institutionnelle, il devenait un professionnel de l'économie qui en formait d'autres et diffusait par là les représentations "économistes"<sup>26</sup>.

Le champ des économistes allait se donner des supports scientifiques, des supports de communication, afin que circulent les idées, les théories, travaux des uns et des autres. La deuxième moitié du li<sup>1</sup><sup>116</sup> siècle fut riche en créations de revues économiques dans le monde occidental. Huit revues naquirent dans les années 1880, dont le "Quarterly Journal of Economics" en 1886 à Harvard, la "Revue d'Économie Politique" en France en 1887 ; Sept revues naquirent dans les années 1890, dont l'"Economic Journal" en Angleterre, en 1891, le "Journal of political Economy" en 1892 à Chicago, l'"Economik Tidskrift" en 1899 à Stockholm ; en 1913 naquit à Hambourg le "Weltwirtschaft Archiv" ; vingt et une revues virent le jour dans les années 1920 dont "Economica" en 1921 à Londres, "the Economic record" en 1925 en Australie ; Kyoto University Economic Review, en 1926 au Japon, et à peu près seize créations de revues économiques furent enregistrées dans les années 1930. Ces créations en série illustrent la transformation interne de l'espace de l'économie, qui se dote de supports scientifiques et de communication. Dans cette période de fin de 19<sup>e</sup> siècle début de 20<sup>e</sup> siècle apparaissent aussi les associations d'économistes. Jacques Wolff devant cette évolution parlera d'"un autre statut pour l'économie politique"<sup>27</sup>. L'entrée de l'enseignement de l'économie politique à l'université favorise l'expression de pensée spécifiques qui se groupent en écoles, forgeant des traditions nationales ;

25 cf Christian De Montlibert, "Introduction au raisonnement sociologique", Presses universitaires de Strasbourg, 1990, voir dans la 2<sup>ème</sup> partie : "le social s'explique par le social", le chapitre 2, "l'économie n'est pas indépendante du social", à partir de la page 53.

26 terme dû à Christian De Montlibert caractérisant les représentations du social diffusées par les économistes, relativement aux paradigmes de leur science.

27 cf. Jacques Wolff, "Histoire de la pensée économique", édition Montchrestien, 1991, voir p. 173.

on parlera de l'École Autrichienne créée par Menger, qui forma Böhm, Bawerk ou Hayek, l'École Suédoise qui compte à la suite de Wicksell, Lundberg, Lindahl..., on citera naturellement l'École de Lausanne où Pareto parfaiera la tâche entamée par Léon Walras.

En somme, non seulement l'économie était "désencastrée" des pratiques sociales, devenait une pratique rationalisée particulière, avait ses propres agents dotés de leurs représentations mais de plus, avec "les pères fondateurs" de l'économie néo-classique, elle acquérait le statut légitime de science.